

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 39

Artikel: L'actualité humoristique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225435>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 21.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



ESPOIRS !

La plu en 1932 ; par un naturel retour des choses, il pouvait bien faire sécheresse en 1933, ce que nous avons constaté. Phénomènes naturels qui tiennent à la fragilité de la pauvre planète où, sous les pluies, les neiges, le gel et le vent, la forme des terres se modifie chaque année. L'érosion ronge les Alpes, comme les rivières pleines emportent la bonne terre arable.

Qu'une certaine prudence conduite les humains à ne pas bâtir au bord du danger : nous n'y pouvons rien de plus. Mais d'autres désastres ont marqué cette année, qui touchent au sort des sociétés humaines ; d'autres signes, ce soir, incitent à la réflexion et, si nous nous laissons aller, mèneraient tout droit à l'angoisse les esprits clairvoyants. Ce sont des périls plus graves que ceux de la rivière débordée, de la montagne éboulées ; l'eau, la terre et l'air, conjurés dans leurs maléfices, offrent un moindre danger à l'homme.

Tel qu'il vous apparaît en cette fin d'année, avec ses troubles, ses révolutions, ses menaces mortelles, ce monde civilisé porte le poids d'un siècle de matérialisme et d'erreurs philosophiques. Le « enrichissez-vous » de Guizot a porté ses fruits, qui ne sont pas ragoutants à voir. La superstition du progrès matériel, qu'il fallait mettre à sa place véritable, jamais la première, a créé une « civilisation » qui est une forme nouvelle de la barbarie, une barbarie rationalisée. Où dorment les vieilles vertus qui faisaient l'humanité belle ; la simplicité des goûts, la tendresse, l'indulgence, qui jetaient leur pont fleuri entre les excès de l'austérité et les élans brutaux de la volonté de puissance ? Où est endormie cette sagesse qui, mettant toute chose à sa place, faisait la vie acceptable ? Comme l'écume sur une confiture de prunes, vous ne voyez plus à la surface de la vie que la vanité de jouir, l'ambition, l'argent et cette hâte brutale qui écarte, du coude, l'être qu'il eût fallu relever, protéger, soutenir. Pas par méchanceté, sans doute. Tout simplement, vous n'avez plus le temps... Plus le temps de vous pencher et d'être bon. Et je ne vous parle pas de cette sensualité envahissante, qui est à l'amour ce que le gorille est à l'homme.

D'autres forces sont à l'œuvre dans ce temps, équinoxe du siècle, où soufflent tant de vents contraires. Dressées contre le bolchévisme spirituel, déchaînement des instincts dans l'avitissement universel, des énergies conscientes se préoccupent d'écarter toute réelle injustice sociale et d'intégrer définitivement l'ouvrier dans la société moderne. D'autres énergies, dans tous les milieux, s'efforcent de rendre à ce vieux pays sa civilisation chrétienne — celle des hommes du Grütli — sans laquelle il se décomposera. Et le goût renouvelé de la Patrie, dégagée des erreurs du siècle précédent : l'autorité respectée, dans

son action quotidienne, et les beaux spectacles qui émeuvent le citoyen. Et le sens de la famille — le meilleur des biens terrestres. Partout, par milliers, de braves gens obscurs donnent l'exemple : voyez tant d'ouvriers, de petits paysans, d'artisans, d'employés, d'intellectuels modestes, lesquels, sans pose, sans vaine ambition, élèvent courageusement une petite famille qui, dans dix ou vingt ans, trouvera devant elle un monde purifié des miasmes de l'après-guerre...

Pensez à tous ces braves gens ! Que l'écume qui s'agite sur le chaudron où bout l'avenir incertain ne vous fasse pas oublier la bonne confiture — la franche, la droite, la saine humanité, qui finira bien par se révéler.

Pierre Deslandes.



LA SERVEINTA ET LO MAIDZO

S'APPELAVE Jaqueline, cllia serveinta, et l'étai tant galéza que pouève bin s'appellâ Jaqueline. L'avâi fenameint veingt ans et l'étai à maître vè dâi dzein de pè Lozena, po couchî gagnî quauque z'ètiu po son trossi, se dâi coup ie sè maryève.

On deçando matin, pè vè sat hàore, vaitcè que la maïtra vint taquenassî à sa porta.

— Mâ, Jaqueline, que lâi fâ, vo n'ite pas oncora levâie ? L'è binstout houit hàore. Ite-vo malada ?

— Na, noutra maïtra.

— Et porquie ne saillide-vo pas dêfro dâo lhî ?

— Vu pas mè levâ.

— Quemet dite-vo ?

— Vu pas mè levâ.

La maïtra châteo vè son hommo po lâi raconter stosse.

— Quemet, que dit l'hommo, vâo pas fro.

— Na.

— Mâ ! mà ! et mè que mè faut via à houit hàore et lo dèdjonnâ que n'è pas fé. L'è tiura, cllia fêmalla ! Qu'a-te ?

— N'ein sè rein. Dit que vâo pas betâ l'avau de sa rîta dèso dâo lhî.

— Et dit que n'è pas malada ?

— Na.

— Eh bin ! mè su que cha, que l'è malada : mà l'a pâo-t'itre onna maladi que seimblie pas. Qu'on lâi dit *secrèta* et que vâo pas la dere. Faut tot parâi fère à veni lo maïdzo.

L'einvouyant dan queri lo maïdzo, on dzouveno coo assebin, et lè vaitcè vè la Jaqueline, que l'étai pardieu bin galéza dein son lhî.

— Iô âi-vo mau ? que dit lo maïdzo.

— Nion cein, que repond.

— Pâo-t'itre que sè gêne de lo dere devant vo, que fâ lo maïdzo à la maïtra : vo faut allâ dêfro on moment.

Quand l'è que l'autra fut via dâo pâilo, la serveinta dit dinse âo maïdzo.

— Accutâ, monsu lo maïdzo, n'è pas onna brequa de mau. Vo yu dere : lè maître mè dâi-vant trâi mâi que m'ant pas payî, quand bin lè

zé dza recliamâ bin dâi coup. Adan, i'è djurâ de pas mè levâ devant d'avâi mè gadzo.

— Ah ! l'è dinse, que fâ lo maïdzo. Eh bin ! Jaqueline, tire-tè on bocon ein levè contro la parâi, po mè fère on bocon de pllièce. Tè maître mè dâivant assebin quaranta franc, beteino no lè doû âo lhî, l'on dè coûte l'autro, tant qu'à que no z'aussant payî à tsavon.

Marc à Louis.

HISTOIRES DU CIEL BLEU

LE sympathique M. vient de rentrer du Midi. Il nous contait, l'autre jour, une bien belle histoire d'ailloli :

— J'avais appris, nous dit-il, qu'une vieille femme du village confectionnait ce plat avec une incomparable maëstria ; soucieux de rapporter à Lausanne une recette parfaite, j'obtins d'elle la permission d'assister aux rites sacrés. Le coulis d'ail, l'huile d'olives... hélas ! le mélange ne « prend » pas.

La vieille me regarde, une lueur farouche aux yeux :

— Je la rate pour la première fois depuis quarante ans, me dit-elle ; c'est que je l'ai faite devant un homme du nord !

— o —

Le lendemain, continue M., son petit-fils accourt à mon hôtel :

— Venez, monsieur ! La grand'mère veut vous « le » faire goûter, aujourd'hui !

Je m'empresse ; mais au haut de l'escalier, devant la porte, un autre enfant, l'air grave, me fait signe de m'arrêter, et, d'un doigt sur les lèvres, de me taire...

— Qu'y a-t-il ? Elle est malade ?...

— Non, souffle le jeune homme ; elle « le » prépare !...

L'ACTUALITE HUMORISTIQUE

J'ADORE les Américains, non point parce qu'ils sont rigolos, il s'en faut, mais parce qu'ils sont des inventeurs doués de la plus colossale imagination et qu'il n'est pas un de nos embarras qu'ils n'aient réussi à simplifier d'une façon pratique. Pour un Américain, rien n'est désagréable comme une perte de temps parce qu'elle occasionne une perte d'argent et que l'argent, pour les peuples modernes, est tout, passe avant tout, tient lieu de tout.

Or, il arrive, en Amérique comme ailleurs, qu'un indigène se casse quelquefois une patte. C'est désagréable, douloureux et empoisonnant parce que le blessé doit se confier à un chirurgien.

Celui-ci rafistole, recolle la guibole et console en donnant sa parole que, dans quelques semaines on pourra faire des cabriolets.

Le patient, immobilisé, joue évidemment du téléphone toute la journée pour se distraire. Il gagne ou il perd de l'argent à la Bourse, mais il s'embête à cent dollars de l'heure. Un Américain consent, de temps en temps, à se casser une jambe ou la tête dans un accident d'auto ; il faut que tout le monde vive, en Amérique aussi bien qu'ailleurs, les médecins et les chirurgiens comme les autres. Mais si l'accident doit être une entrave à ses affaires, il préfère s'abstenir. Le corps médical se plaignait de cet état de choses ; les

rois du business lui répondaient: « Eh quel plaisir voulez-vous que nous ayons à nous casser en mille morceaux si vous ne nous recommandez pas immédiatement? Un chirurgien de Chicago comprit que le raisonnement de ses compatriotes n'était pas dénué de bon sens et il vint d'inventer une méthode de traitement des fractures avec laquelle il obtint des résultats prodigieux. Deux heures après avoir été porté sur la table d'opération, avec une jambe cassée, le patient saute lui-même à bas du billard et sort en fumant un cigare gros et long comme un mât de Cocagne. Un appareil est à portée de sa main pour lui permettre de téléphoner pendant l'opération.

La méthode consiste, non pas à avoir des pièces de rechange, des jambes de secours, mais à introduire le membre fracturé dans une gaine, après l'avoir anesthésié localement, selon un procédé nouveau. Se faire opérer devient un plaisir et l'on entend à Chicago des conversations comme celle-ci:

— Où étiez-vous, tout à l'heure, à l'ouverture de la Bourse, chez le coiffeur?

— Non, chez le chirurgien. J'avais eu un petit accident d'auto en sortant de table et j'ai perdu quelques minutes à faire réparer mes deux jambes qui étaient en capilotade.

La pyramide humaine. — On lit dans un journal de chez nous qu'un automobiliste a accroché une charrette conduite par Mme T., cultivatrice, « et sur laquelle était assis son mari, impotent. »

Le malheureux n'eût-il pas été tout aussi bien sur le siège que sur les épaules de sa femme?

Ce cirque Knie, vrai de vrai, a tourné toutes les têtes.

MARC-HENRI EN PROVENCE

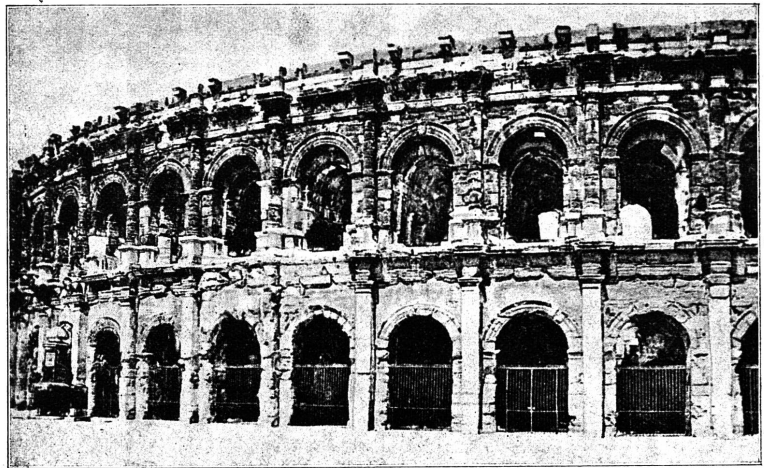
Nîmes.

NOUS avons passé le pont de Beaucaire — un pont superbe — au-dessous duquel le Rhône roule ses eaux lentes. Puis l'auto s'engage à travers les grands vignobles du Midi sur une belle route droite comme un ruban déroulé.

Lorsque nous arrivons à Nîmes, nous trouvons une ville en fête. Il y a foule devant l'amphithéâtre où a lieu une corrida. Le public se presse. Nous prenons nos billets et pénétrons dans les fameuses arènes qui sont une merveille d'architecture et qui témoignent que les Romains étaient de grands bâtisseurs.

Installés, comme de juste, au premier rang, nous avons le loisir d'examiner la foule qui va et vient autour de nous. Tout ce peuple endimanché crie, gesticule, s'anime et manifeste bruyamment.

Soudain la fanfare joue une marche entraînante et, après trois coups de clairon, la barrière s'ouvre. Alors, on voit surgir, dans l'arène, un petit taureau noir aux attaches fines, un taureau de Camargue à l'œil vif et aux mouvements souples. Il promène, sur l'assistance, un regard curieux et hardi et attend, la tête levée, dans une position qui met en joie les porteurs d'appareils photographiques.



Les arènes de Nîmes.

François demande à un vieux monsieur décoré pourquoi les cornes du taureau sont enveloppées de cuir.

Le vieux monsieur répond qu'il s'agit d'une corrida-cocarde, sans mise à mort.

Cette fois François respire à pleins poumons. Lui qui souffre rien qu'à l'idée d'écraser une courtilière dans son jardin ou de tuer un « tavan » sur le dos de son cheval, aurait pleuré à chaudes larmes de voir ce jeune taureau égorgé sous ses yeux.

Cependant l'animal s'agitte quand le toréador s'approche, un drapeau rouge à la main. Fortement appuyé sur ses pieds de devant, la tête baissée, il fonce sur l'ennemi, cependant que le toréador fait un saut de côté et s'approche des tribunes pour recueillir les applaudissements. Quelques adolescents — toréadors en herbe — s'approchent à leur tour de l'animal et cherchent à lui arracher une cocarde: ce qui arrive...

Et le spectacle continue ainsi, sans que l'on observe la moindre lassitude chez le public. A la première occasion, les applaudissements crépissent et la fanfare joue bruyamment quelques marches guerrières. Lentement, le soleil descend vers l'horizon. Ses rayons obliques viennent dorer les pierres millénaires et leur donner une vie intense. Alors on évoque le temps où les gouverneurs romains, dans un grand appareil, donnaient des fêtes splendides dans ces arènes construites pour célébrer la grandeur de l'immense empire.

Nous n'avons pas quitté Nîmes sans visiter la Maison carrée et les jardins publics, lesquels nous révèlent encore, d'une manière frappante, la puissance de Rome.

— Belle ville, fait Marc-Henri, et bien administrée. Ça a tout à fait l'aspect d'une capitale!

Après avoir parcouru les plus belles avenues, nous roulons dans la campagne. Dans un bois d'oliviers, nous avons écouté le chant des ciga-

les. C'était curieux à entendre et ne ressemblait à aucun chant connu. Marc-Henri prétend que nos gamins imitent fort bien le cri de ces insectes en soufflant dans un bout de roseau dont on a enlevé une partie du bois.

Ensuite nous sommes arrivés au Pont du Gard que nous avons passé à pied, sauf François, bien entendu, lequel est resté au fond de la voiture. Soyez certains que ce n'est ni la fatigue, ni la crainte du vertige qui l'ont obligé à se cacher dans l'auto, mais bien cette idée que l'auberge de Caderousse était justement là au temps d'Alexandre Dumas. Notre ami a tout bonnement eu peur d'être enlevé par des sbires et envoyé dans les cachots du château d'If. Il vous affirmera que ce que je vous raconte est faux. N'en croyez rien. François ne s'est pas borné à lire les romans de Dumas, il les a épelés.

Et puis, ce fut le retour vers Avignon à travers un vaste plateau giboyeux. Le soleil couchant éclairait tout ce vaste paysage et dorait les pentes du mont Ventoux, le géant de la Provence.

Jean des Sapins.

L'ESPRIT D'AUBER

AUBER (1782-1871), l'auteur de la *Muette de Portici*, du *Domino noir*, de *Fra Diavolo* et de tant d'autres opéras et opéras-comiques, avait la réputation d'être fort spirituel. On a recueilli ses « mots » les meilleurs; en voici quelques-uns:

Dans les *Causeries du lundi*, Sainte-Beuve cite le trait suivant, qui n'a l'air de rien et qui a sa philosophie.

On parlait devant l'aimable compositeur de l'ennui de vieillir:

— Oui, dit-il, c'est ennuyeux, et pourtant c'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé jusqu'ici de vivre longtemps.

Quelqu'un demandait un jour devant lui à Alfred de Musset, qui ne se mettait pas, on le sait, volontiers au travail:

— Eh bien! où en êtes-vous de votre nouvelle pièce?

— Elle avance, répondit l'auteur des *Nuits*.

— Oui, il a déjà fait les entr'actes, ajouta Auber en souriant.

Un professeur du Conservatoire lui adressa un jour un rapport foudroyant contre un très jeune élève âgé de onze ans, auquel il reconnaît de grandes dispositions, mais qu'il déclarait trop dissipé. Il concluait au renvoi.

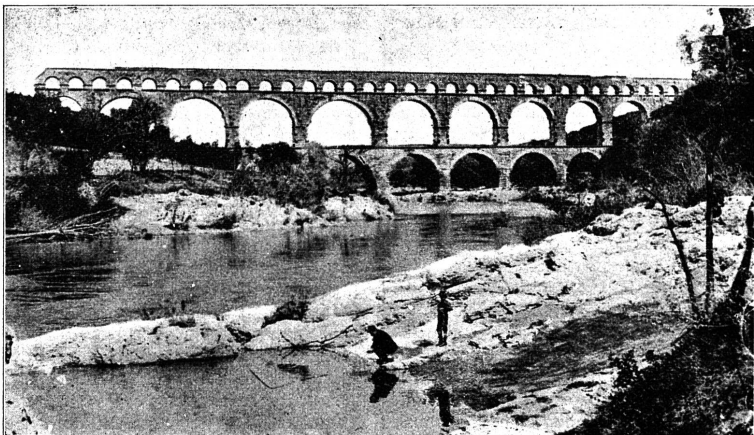
Auber fait comparaître devant lui le professeur et l'élève:

— Monsieur, dit-il au petit bonhomme, quel âge avez-vous?

— Onze ans, monsieur!

— Onze ans! fait Auber avec indignation, mais, si vous n'êtes pas raisonnable à cet âge-là, quand le serez-vous donc?

Et il renvoie à la classe l'élève et le professeur. Ce dernier n'avait pas compris que la leçon était pour lui.



Pont du Gard.